



**POUR GARANTIR
UNE LECTURE ADAPTÉE
AUX PERSONNES MALVOYANTES
GRÂCE À DES CRITÈRES
TYPOGRAPHIQUES, GRAPHIQUES
ET TECHNIQUES FIABLES**

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

LA MÉLANCOLIE DES SAUTERELLES

LILY-BELLE DE CHOLLET

LA MÉLANCOLIE DES SAUTERELLES



VOIR DE PRÈS

© 2025, Didier Jeunesse, Paris.

© 2026, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-902-7

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les
publications destinées à la jeunesse.

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

À nos quatorze ans, presque quinze.

À nos vingt ans.

*Aux instants sur lesquels on se retourne :
ceux où la vie a été brutalement scindée
entre avant et un après.*

À notre résilience.

AVERTISSEMENT

Ce livre aborde la thématique du deuil, pouvant heurter la sensibilité des lectrices et des lecteurs.

AUJOURD'HUI

Arthur roule depuis une heure. Ou deux. Ou trois. Il a perdu le fil.

Il n'était pas censé quitter l'autoroute si tôt. Cette sortie, il n'aurait même pas dû la remarquer, encore moins la reconnaître, surtout pas la prendre.

Et pourtant...

Et pourtant, le voilà qui sillonne la campagne. L'air chaud s'infiltre par la vitre baissée, chargé de poussière, de soleil et de pollen. Il sent l'enfance. Il sent la solitude et l'infini. Il sent l'été qui a taché tous les souvenirs.

Étrange comme ça ne lui fait rien, comme ça lui fait tout. Le regard d'Arthur

glisse sur les blés dorés et le ciel bleu dur. C'est beau, quand même, quand on n'y vit pas en permanence. Durant les quinze premières années de son existence, il ne comprenait pas les gens qui s'ex-tasiaient, qui s'exclamaient : « Comme c'est joli, chez vous ! Vous en avez, de la chance ! » Il comprend, maintenant. C'est joli, chez lui. Sauf que ce n'est plus chez lui. Cette campagne, c'est le passé – ce passé qu'il a tout fait pour garder à bonne distance.

Qu'est-ce qu'il fiche ici ?

Les contours du village se dessinent, un panneau crasseux surgit, confirmant qu'il est arrivé à cette destination qu'il ne voulait pas atteindre, choisie par un réflexe qu'il ne s'explique pas. Le passé est juste là. Et soudain, ce n'est plus lui qui est maintenu à bonne distance – c'est sa petite vie tranquille, bien rangée, qui

apparaît comme floue dans un coin de ses pensées.

Réveillées, des griffes familières remontent le long de sa cage thoracique. Arthur les reconnaît aussitôt. Il les muselle, les enchaîne, avec plus de ferveur que d'habitude. Parce qu'il va bien. Enfin, à peu près. Des années qu'il garde les mâchoires serrées et les lèvres scellées, il sait comment se ressaisir maintenant. Pas comme avant, quand il croyait que ce monstre qui lui broie le cœur, ceinture ses poumons et sème le chaos dans sa tête disparaîtrait. C'est une évidence, il ne se lassera jamais, quoi que répètent les gens. « Le temps guérit les blessures » ; mon œil, oui. Nourri à la culpabilité, le monstre n'ira festoyer nulle part ailleurs.

Alors Arthur l'ignore et l'encage. Il ne l'exhibe pas, ce ne serait pas convenable.

Il faut le cacher. L'oublier. Aller bien. Donc il va bien. À peu près.

L'une des roues s'enfonce dans un nid-de-poule et manque de déporter la voiture vers le fossé. Le cœur d'Arthur bondit, ses mains braquent le volant.

— Toujours pas le budget à la mairie pour regoudronner cette route, c'est dingue !

Il stabilise le véhicule et s'autorise un profond soupir, avant de rire doucement. Cette phrase, il a entendu son père la répéter mille fois et le voilà qui la prononce à son tour !

D'un revers de paume, il essuie la sueur qui a perlé sur son front. Ce cagnard estival ne lui avait pas manqué. La pointe de ses cheveux lui colle à la nuque et la vitre complètement baissée n'invite aucune fraîcheur à entrer dans l'habitacle.

Devinant une nouvelle ornière, il

écrase la pédale du frein. Un énorme nuage de poussière engloutit alors la voiture à son passage, et il est trop tard pour remonter la vitre.

— Super, vraiment super, grogne-t-il entre deux quintes de toux.

Le tableau de bord est désormais plus sale que si Arthur avait traversé le désert du Sahara. Cependant, entendre sa voix a quelque chose de réconfortant ; il se sent un peu moins seul et ça lui redonne un peu de volonté pour aller jusqu'au bout. Ainsi, il continue :

— Je jette juste un coup d'œil, puis je fais demi-tour.

Il raffermit sa prise sur le volant. Quitte à avoir dévié de son itinéraire principal, autant honorer l'instinct qui l'y a poussé : il va retourner voir sa maison d'enfance.

Comme chaque fois qu'il pense à celle-ci, l'amertume s'assied sur sa poi-

trine. Ses parents ne l'ont toujours pas vendue. Ça aussi, c'est dingue. Eux qui se plaignent sans arrêt des fins de mois difficiles détournent le regard de cette propriété, qui n'a certes rien d'un château, mais qui rapporterait gros. Cet argent aurait épargné à Arthur de se coltiner un prêt étudiant, par exemple.

Un second soupir, cette fois très énervé, lui échappe. En fait, il la déteste, cette baraque. Il est peut-être simplement revenu pour la vendre lui-même. Est-ce que ça pourrait fonctionner, s'il contactait une agence immobilière à la place de ses parents et les mettrait devant le fait accompli le jour où il y aurait des acheteurs potentiels ? Peu probable. Mais alléchant. Arthur manque le croisement qu'il guettait, râle encore pour la forme, revient en arrière sur la route déserte, et tout à coup, au détour d'un talus, le champ apparaît.